

UN THEME MYTHOLOGIQUE EN FORET DE COMPIEGNE

=====

Une lecture, même superficielle, des nombreux lieux-dits de la forêt de Compiègne suggère l'impression d'un territoire extrêmement riche d'allusions mythologiques.

Au premier chef, il s'agit de références à la mythologie classique gréco-latine ; Jupiter, Mars, Diane, les Naiades, Callisto, Galatée et Flore habitent la forêt. Mais on ne sait pas bien pourquoi. Un maître des Eaux et Forêts, du temps de François 1er, ou de Louis XV, a sans doute voulu ajouter à la belle ordonnance des routes rayonnantes du petit ou du grand Octogone cette autre marque de culture classique. Saura-t-on jamais pourquoi les Naiades ont été logées ici et les Hamadryades là-bas ? Encore que les charmes des eaux aient peut-être suggéré ici la première appellation et là-bas les séductions des chênes l'autre.

Il est d'autres appellations mystérieuses ou peut-être légendaires que nous ne pouvons guère élucider : le Carrefour du Diable, celui de Lucifer, le Trou à loups, celui des Romains, celui du Tonnerre ; les Chiens Rouges, la Hideuse, les Sept Morts, le Cheval noir et le Trou à l'argent, ne disent plus rien à personne. Ils ne font que créer une atmosphère d'inquiétude et de question.

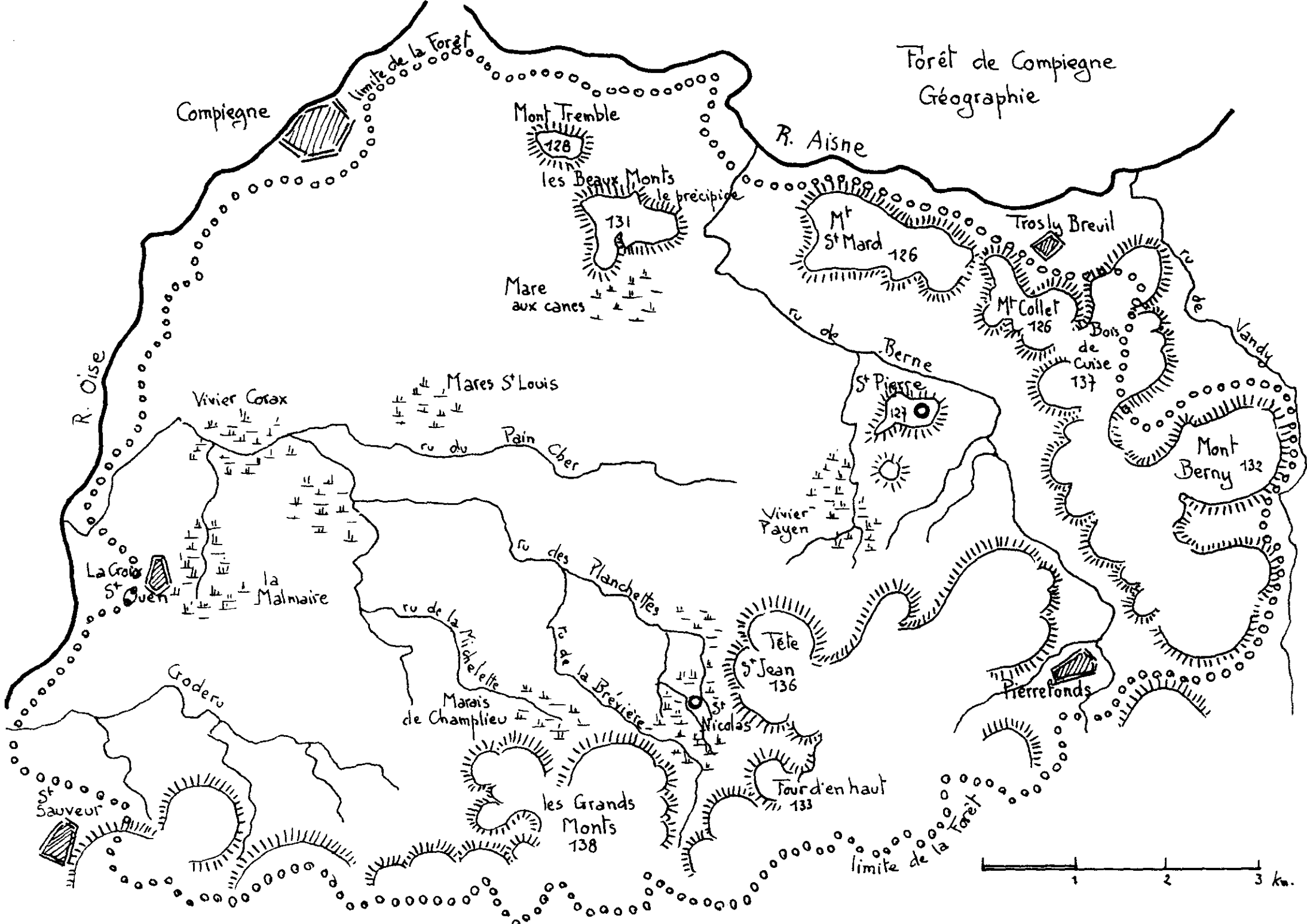
Ainsi collecter les noms des lieux et les classer vaguement par catégories ne permet guère d'avancer dans ce qu'on peut appeler la mythologie de la forêt de Compiègne. Aussi va-t-il falloir appliquer à ce vaste parallélogramme de 13 kms de côté environ des méthodes d'analyse plus systématiques.

Voici notre projet. Dans un premier temps, nous nous laisserons impressionner par la multiplicité et la richesse des sites de cette forêt, en tâchant d'en dégager une dominante. Ce sera faire une sorte de géographie émotive de la forêt. Puis nous nous informerons des données recueillies par les archéologues. Dès lors la matière sera si riche qu'il nous faudra faire un choix et porter notre réflexion sur une révélation précise de cette archéologie. Dans la perspective de ce choix, une nouvelle inspection des toponymes nous proposera des faits précieux et complètera la définition du thème mythique choisi. Puis, nous tiendrons compte des plus anciens patronages chrétiens dans le secteur de la forêt qui nous intéresse et nous confronterons le tout avec son légendaire profane.

Géographie affective & harmonie

Visitions la forêt de Compiègne et laissons-nous surprendre par ses aspects. De magnifiques routes droites et bien entretenues nous mènent à des carrefours rayonnants comme les centres d'orientation des portulans anciens et bientôt nous arrivons à des villages propres, maintenus en vivacité par le renouveau des résidences secondaires : Vieux-Moulin, Saint-Jean aux Bois, Four d'en Haut et d'anciens prieurés : Saint-Pierre en Châtres, Saint-Nicolas de Courson et Sainte-Perrine porctuent la forêt. Il y a longtemps en effet que cette forêt est domestiquée par l'homme. Les moines depuis le Moyen-Age ont transformé les marais en étangs et les agents des eaux et forêts ont tracé le réseau des routes et créé en plusieurs siècles de persévérance de hautes futaies aériennes là où il y avait des fourrés et une sylvie confuse et désordonnée. Or, cet aspect farouche et un peu inquiétant n'a pas disparu ; il suffit de s'aventurer du côté de la Carrière du Roi, ou derrière le pavillon de chasse de la Muette pour se sentir bientôt perdu, isolé, à la merci d'une seconde d'inattention et victime désignée des esprits de la forêt prêts à égarer le promeneur.

Forêt de Compiègne
Géographie



Ce contraste entre la forêt disciplinée et le bois désordonné se confirme dans l'opposition des vastes perspectives et des horizons bouchés. Le Mont Saint Mard offre de belles échappées sur Trosly-Breuil et Rethonde ; de même du haut des Beaux Monts, on surplombe les vastes espaces du Précipice ou de la vallée de l'Aisne. Que dire de l'avenue des Beaux Monts qui, pour être un aménagement princier, n'était possible qu'à la condition que la nature s'y prêtât. En revanche, que de fois l'horizon est-il sournoisement ou irrémédiablement bouché, que ce soit dans le vallon qui mène des neuf fontaines à Génancourt, ou encore dans le marais fermé de Saint-Nicolas de Courson, entre la Tête Saint-Jean, Four d'en Haut et les Petits Monts. Cette antithèse entre les hauteurs et les bas-fonds s'accuse encore par les jeux rivaux du soleil et de l'ombre, si la lumière dévore les vastes horizons, l'ombre oppresse les sentiers couverts et les chemins creux ; et parfois le même site, le même sous-bois surprend et éblouit par les pinceaux triomphants du soleil et les refuges inaccessibles embués de bleus et de bruns. Que dire du combat que se mènent les collines et les plans d'eaux ? Saint-Pierre en Châtres et Four d'en Haut avec leurs escarpements, le Mont Saint-Mard et le Mont Berny avec leurs masses sombres et leurs courtines de roche sont une véritable insurrection en comparaison des grandes nappes glauques, immobiles et sournoises des étangs de Saint Pierre, l'Etot et la Rouillie et de l'étang de Sainte Perrine aussi séduisant que suspect avec sa façon de mirer à s'y méprendre les grands arbres renversés.

Le plus surprenant, pour le promeneur qui cherche à tout voir, à tout connaître dans la forêt, c'est que ces antagonismes, ces désaccords répétés, constituent peu à peu une sorte de grandiose harmonie qui enchante les sens et l'esprit. Plutôt que de contrastes, il faut parler de complémentarité, de synthèse magistrale et profonde dont les accords peuvent suggérer aux imaginatifs quelque chose de la divinité.

Aussi bien la "forêt" a-t-elle toujours été le séjour des Dieux, du moins le pays où se rencontrent les êtres de l'au-delà. C'est dans la "forêt" que se déroulent les épisodes les plus fabuleux des romans de la Table Ronde, que se manifestent et que s'esquivent les fées et les génies. Aucassin y perd et y retrouve Nicolette ; Huon de Bordeaux y est abordé par le Nain Obéron. Beaucoup de légendes celtiques transmises par les Irlandais, les Gallois et les Bretons, ont les mystères de la forêt pour cadre.

A la recherche des Dieux Gaulois

Pour être le séjour des dieux, la forêt de Compiègne a toujours été aussi celui des hommes. Nous remplirions des pages si nous voulions énumérer et détailler les richesses archéologiques de cette forêt. Bornons-nous à de rapides suggestions, nous nous attacherons ensuite à un cas précis.

La forêt présente des vestiges certains du mégalithisme. Depuis la "longue pierre" qui donne son nom à un chemin à l'est de Saint Sauveur, jusqu'à la pierre Torniche du Mont Saint Médard, en passant par le "Jet de pierre" au NW du pavillon de la Muette, s'égrenent des témoignages hélas le plus souvent muets. Nous n'essayerons pas de faire parler la "Borne Trouée" sous Rethonde, ni la Pierre contenue dans Pierrefonds.

Aussi bien les restes Gallo-Romains nous appellent en bien plus grand nombre et dans un langage apparemment plus clair. Les archéologues, depuis le début du XIXème siècle ont répertorié bien deux douzaines de sites gallo-romains dans la forêt, depuis les Buissonnets au Nord, jusqu'aux Tournelles au Sud, depuis Herneuse à l'Ouest jusqu'au Mont Berny à l'Est.

Carte archéologique

- ⊙ Mt Berny : vestiges gallo-romains
- ▣ Cavalier à l'anguipède
- + Pierre Torniche : vestiges mégalithiques



Nous ne pouvons nous intéresser à tous, même si l'on y a trouvé des statuettes en terre blanche représentant Vénus, ou la chouette de Minerve en bronze, ou même encore quelque dieu gaulois enveloppé dans son manteau de voyage et portant une bourse et une serpe. Partis sur les pistes ouvertes par ces divinités gallo-romaines nous aurions des pages à écrire.

Pour nous limiter dans notre enquête, nous nous arrêterons au site fabuleux de la "Ville des Gaules" au SW du Mont Berry. Ce site a été fouillé et étudié au milieu du XIXème siècle par A. de Roucy ; le rapport que cet archéologue a établi et les compléments apportés par V. Cauchemé, permettent de se faire une idée de ce que fut cet établissement Gallo-Romain. Il y eut là une agglomération présentant une trentaine de maisons bâties en pierre, avec caves et cours, sans parler des probables huttes en bois et pisé qui s'étendaient sans doute à l'entour et dont on n'a pas recherché les traces. Cette petite cité a livré des vestiges qui indiquent un habitat assez riche, presque somptueux, au bâti soigné, au mobilier parfois raffiné. Mais, ce qui est surtout notable, c'est la présence d'un temple, entouré d'une enceinte de 100 m sur 75 m, et dans la cour duquel se trouvait un puits ayant bien 15 mètres de profondeur, un puits cultuel sans doute. De nombreux fragments de statues en pierre ont été ramassés et aussi des monnaies gauloises (210) et romaines (2.000) du premier au quatrième siècles.

Parmi ces monnaies, les archéologues ont remarqué deux petites pièces de plomb ou de potin auxquelles ils ont apporté une grande attention. Ces pièces de valeur infime ne voyageaient guère et n'étaient utilisées que sur place pour les menus achats. Que disent ces monnaies ? On y lit, sur l'une MEDL, sur l'autre MEDIOL, la seconde graphie indiquant mieux le mot abrégé qui dans d'autres sites Gallo-Romains, sur des monnaies du même type, représentent le nom de la ville où se fabriquait et s'utilisait ce numéraire. Ainsi à Alise on trouve des monnaies inscrites ALISIENS (ium) et à Perthes : PERTE (nsium). Le nom de cité qui commence par MEDIOL est bien connu des archéologues et des historiens de la Gaule Romaine : c'est MEDIOLANUM, un nom de bourgade ou de ville très répandu qui a donné en France de nombreux Meillant, voire Mol (liens, Mâlain, Miolan, et en Italie : Milan. Depuis A. Longnon (les noms de lieu de la France), les toponymistes s'accordent à y voir le sens littéral de : "territoire du milieu", avec une signification religieuse : donc "terre sainte du milieu", "centre sacré".

Ce nom convient bien à cette petite cité relativement riche et organisée autour d'un temple important et d'un puits sacré, centre du monde. Il est normal, dans notre quête du sacré et du mythique, que nous soyons particulièrement curieux des statues trouvées dans ce temple.

Hélas, elles étaient en morceaux et très incomplètes. On peut énumérer : une petite statuette en bronze représentant une femme tenant une corne d'abondance et un plateau, des restes de statuettes en terre cuite de Vénus et de Déeses Mères ; un personnage imberbe en pierre (jeune homme ou femme) bras et jambes cassés, un bas relief représentant le buste d'un homme entouré de quatre oiseaux ; un masque féminin en bronze et enfin un petit monument en pierre composé d'un autel carré surmonté d'un morceau de colonne. Trois faces de l'autel sont ornées de personnages en demi relief dans des niches : deux sont armés chacun d'un bouclier et d'une lance, le troisième est un Hercule avec sa massue. La colonne était décorée de feuilles de laurier évidées dans la pierre.

C'est "ce monument", ou plutôt ce reste de monument qui nous intéresse. Les archéologues savent bien en quoi il consiste. Ici il est incomplet puisque la colonne est cassée, le haut manque. S'il était complet

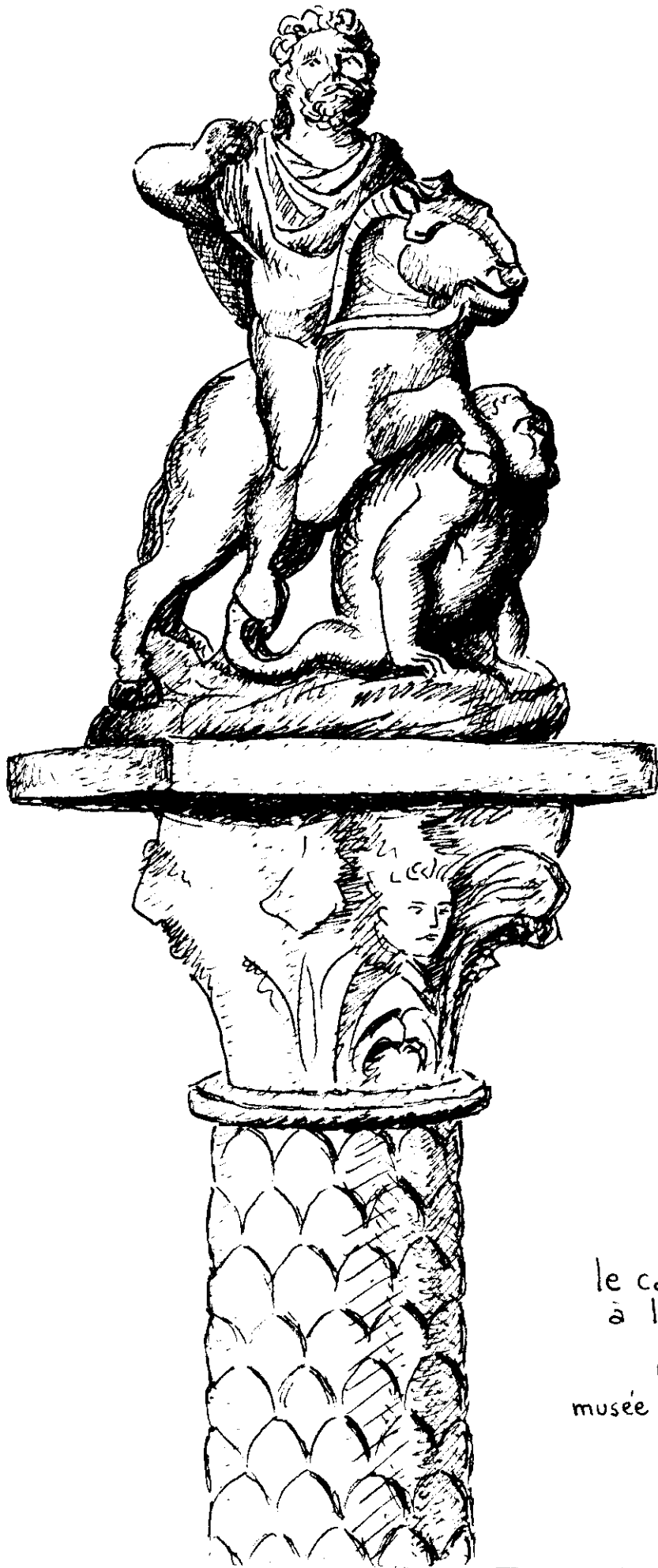
la colonne serait surmontée d'un chapiteau et sur la table du chapiteau se placerait une image très intéressante qu'on appelle le groupe du "Cavalier à l'Anguipède". Il est très rare, peut-être une fois sur une centaine, qu'un autre motif soit posé sur le chapiteau ; une fois, par exemple, il s'agit de la cavalière divine Epona. De même le type de la colonne ornée de feuilles disposées comme des écailles est le propre du monument du cavalier à l'anguipède, ainsi que "l'autel" de base, le plus souvent une stèle cubique ou en forme de parallélépipède sur les faces duquel sont représentés trois ou quatre dieux romains ou très inspirés de la statuaire romaine. On notera de surcroît que ce type de monument sacré se trouve en majorité dans des temples ou des sanctuaires de source ou de puits.

Décrivons le groupe du Cavalier à l'Anguipède. Il présente trois êtres superposés : en haut une sorte de Jupiter martial, brandissant une arme le plus souvent disparue, sans doute la foudre ; son manteau à l'air gonflé par le vent, ce qui est un signe conventionnel de galop vers l'au-delà, le galop de l'héroïsation. Ce Jupiter est à cheval, sa monture puissante et trapue saute et se dresse en avant et en haut ; ce faisant, le coursier enjambe un être qui se trouve sous lui : un gros monstre, un géant dont le buste, la tête et les bras sont de forme humaine et dont le reste du corps, à partir des hanches, présente deux serpents au lieu de jambes.

On a voulu voir autrefois dans ce type de monument une image de l'empereur romain terrassant le barbare. Outre qu'il ne serait pas très diplomate de multiplier cette image en pays occupé et que la signification en serait anachronique dans des territoires pacifiés et coopérants depuis plus d'un siècle (en effet on date en général ces monuments du II^{ème} ou III^{ème} siècles après Jésus-Christ). On ne voit pas pourquoi le barbare serait figuré par un monstre, alors que un type conventionnel bien connu existait dans la statuaire romaine pour représenter le barbare (voire Arc de Carpentras).

D'autres veulent que ce groupe sculptural représente la victoire des forces célestes sur celles de l'ombre, de l'eau et du sous-sol. L'abstraction étant peu probable en matière de religion dans ces territoires et à cette époque, il s'agit vraisemblablement de l'image du Dieu du ciel et de la lumière, peut-être de la foudre, écrasant le Dieu souterrain qu'il vient de vaincre.

Mais cette vision de l'écrasement ne me paraît pas traduire l'aspect d'ensemble de ce type de sculpture. Il est rare que l'anguipède soit écrasé. Il ne l'est même pratiquement jamais. On n'a pas assez pensé que sa constitution ne lui permet pas de se tenir autrement qu'accroupi, le buste redressé, à la condition qu'il s'arcboute au moins sur un bras. Si l'anguipède était un ennemi vaincu, il se traînerait par terre, foulé par les sabots du cheval et sans doute transpercé d'une arme. Or aucune image connue de ce groupe ne montre l'anguipède blessé ni effondré sous le cheval. Mieux, souvent les serpents qui lui servent de jambes viennent complaisamment se redresser en un enroulement qui sert de support aux pieds du cavalier. Quant à celle de ses mains qui se trouve libre, elle se place à hauteur de l'épaule du monstre pour soutenir un des sabots antérieurs du cheval, l'autre sabot s'appuyant sur l'autre épaule de l'anguipède. Bref l'anguipède à l'air, sans violence subie, de contribuer au saut de cheval et du cavalier. Il a même l'air parfois, tant il regarde vers le ciel et affecte de tout son être une oblique ascendante, de participer à l'élan. Enfin, j'irai plus loin, on connaît un groupe de ce genre, celui de Grand, Vosges, où l'anguipède est remplacé par un génie ailé à grosse tête, pas le moins du monde terrassé et qui guide cheval et cavalier sans doute vers l'au-delà ; ici les sabots antérieurs du coursier s'appuient sur les ailes



le cavalier
à l'anguipède
de Seltz
IV^e s
musée d'Haguenau

du petit génie sans les écraser le moins du monde.

Bref, nous pensons qu'il s'agit plutôt de l'image d'une sorte de coopération entre deux Dieux contraires, le saut héroïque n'étant possible qu'avec la connivence des forces terriennes et souterraines.

Ainsi, en cette "terre sainte du milieu", près d'un puits qui réalisait sans doute la liaison entre l'univers souterrain et l'univers supérieur, sur une colline, se vénérait une image du salut par la composition des forces adverses, toute une philosophie, une religion s'exprime dans ce tableau de l'harmonie des contraires, de la complémentarité des contrastes.

Ce mythe de l'héroïsation par la complémentarité des contrastes est bien sûr probable. Mais il ne suffit pas d'avoir constaté de façon un peu littéraire que la forêt de Compiègne offrait une telle harmonie de séries de contrastes pour justifier en quelque sorte la présence de ce groupe sculptural sacré sur le Mont Berny.

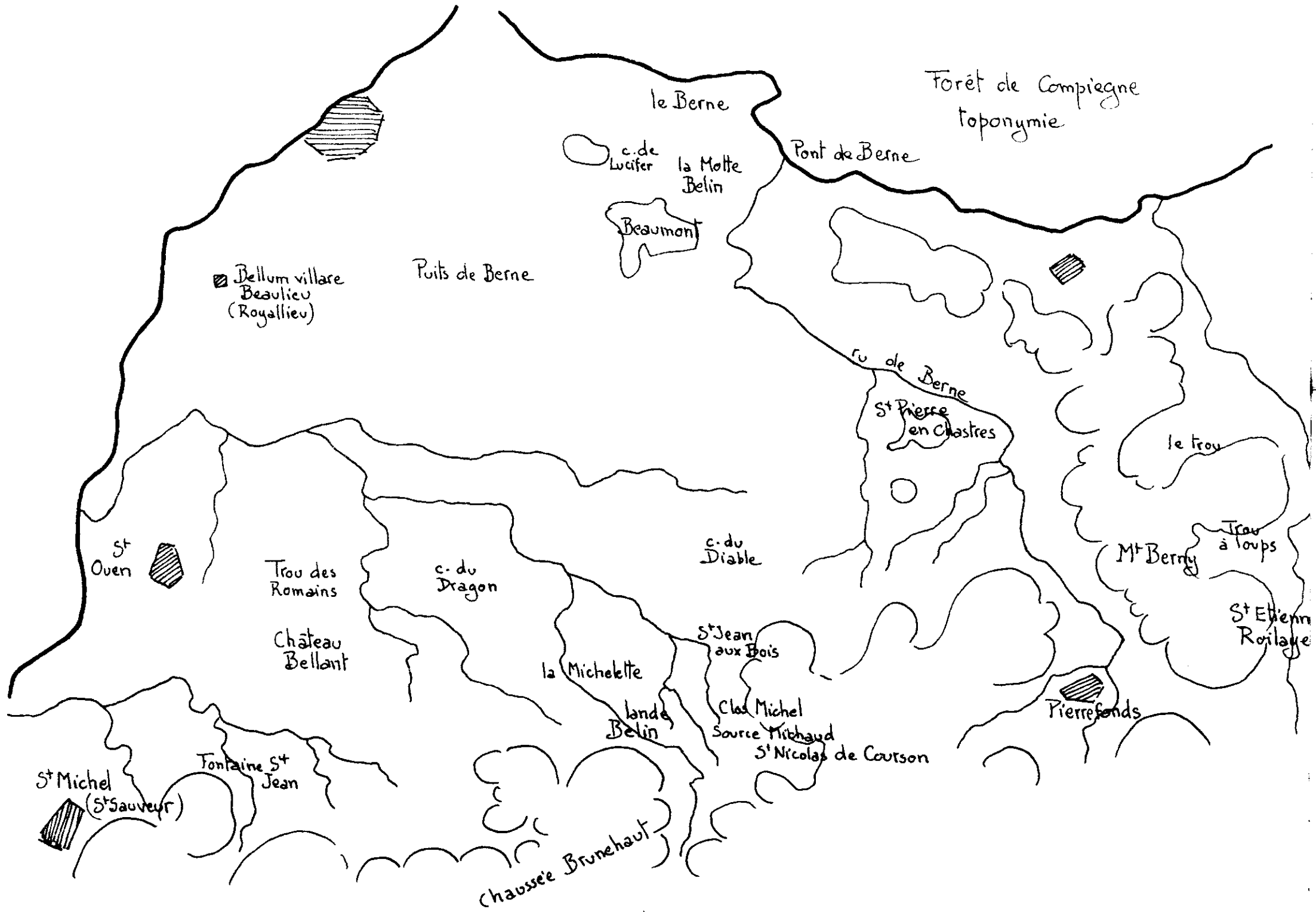
Il faut bien d'autres témoignages pour conforter une probabilité. La cité sacrée que les archéologues ont baptisée Ville des Gaules s'appelait certainement Mediolanum et son nom serait resté dans le "Melaine" d'une rue de Pierrefonds et un ruisseau du nom de Melaine signalé par Gourvest et Hugoniot, dans Ogam, 53-54, p.343.

Noms des lieux et Frères ennemis

Mais, aujourd'hui la colline s'appelle le Mont Berny. D'ailleurs un regard rapide sur la toponymie de la forêt et de ses environs révèle une grande abondance de cette racine "Bern-", inscrite dans le nom Berny. C'est le ru de Berne qui traverse toute la forêt du sud au nord et donne nom au passage au "taillis de Berne", au "Val de Berne", au "Puits de Berne", à un canton du nord : "le Berne", enfin au "Pont de Berne". En outre, à 6 kms au nord du Mont Berny se trouve le village de Berneuil sur Aisne et à 10 kms. au N-E du même mont le village de Berny Rivière. Voilà une région où l'on répète trop souvent ce toponyme pour que nous le négligions.

Dans le même temps, nous remarquons au milieu du canton forestier "le Berne" une "Motte Belin" ; or nous retrouvons ce mot Belin tout au sud entre Saint Jean et Vaudrampont à la "Lande Belin". A peu de chose près, à l'Ouest de la forêt le "Château Bellan" semble bien en appeler à la même racine. D'ailleurs, ce château Bellan, où il n'y a pas trace de château, est un site Gallo-Romain déclaré par les archéologues du XIXème siècle aussi important que celui du Mont Berny, mais jamais fouillé sérieusement. Néanmoins, et le fait est notable pour notre recherche, on y a trouvé ici aussi les restes indiscutables d'une autre statue du cavalier à l'anguipède. Il est presque unique de trouver en France deux témoignages de ce type sculptural sacré à si peu de distance l'un de l'autre. Au sud de la forêt le village de Gilocourt s'appelait autrefois Bellival et même en 920 Bellen Valle. L'abondance des toponymes de cette racine fait remarquer que la forêt est pleine aussi de "beau... quelque chose". Certes il peut s'agir d'un site qui soit beau. Mais il pourrait aussi être question d'un site qui relève du "Bel" que nous avons dans Belin, et Bellen. Serait-ce le cas du Beau Mont, du Beauval entre Malassise et la Muette et du Beaulieu ou Beauvillars qui furent autrefois le nom de Royallieu ?

Bref, nous découvrons une sorte de partage de la forêt entre deux toponymes obsédants, entre deux racines tyranniques : Bern- et Bel-.



Forêt de Compiègne
toponymie

le Berne

Pont de Berne

c. de Lucifer
la Motte Belin

Beaumont

Puits de Berne

Bellum villare
Beaulieu
(Royallieu)

ru de Berne

St Pierre
en Chastres

le trou

St Ouen

Trou des
Romains

c. du
Dragon

c. du
Diable

Mt Berny

Trou
à loups

St Etienne
Roilage

Château
Bellant

la Michelette

St Jean
aux Bois

Clos Michel
Source Michaud
St Nicolas de Courson

Pierrefonds

St Michel
(St Sauveur)

Fontaine St
Jean

chaussée Brunehaut

Que signifient ces racines ? En ce qui concerne les toponymes Berny, Berneuil, les spécialistes sont d'accord : il s'agit de noms de lieux remontant à l'époque Gallo-Romaine et désignant ces territoires pour avoir appartenu à un Gaulois Brennius ou Brennos. Quant aux Belin, Bellan, Bellen, si quelques adversaires acharnés de la survivance de la théonymie gauloise s'obstinent à ne pas l'admettre, la plupart reconnaissent qu'ils désignent des lieux placés sous le patronage du Dieu Gaulois Belenos ou Belinos, un équivalent de l'Apollon Gréco-Latin.

Si nous poussons la recherche étymologique, nous constatons que le nom d'homme gaulois Brennos vient sans doute de la racine indo-européenne "Ber-" dont un dérivé brend-no- a pu donner Brennos. A cette racine "Ber-" se rattache l'idée d'une eau jaillissante et bouillonnante, et se rattache probablement aussi le nom de la fontaine sacrée de la forêt de Brocéliande : Berenton, et encore le nom de la divinité gauloise des sources bouillonnantes : Borvo, Borbo auquel nous devons nos Bourbonne et nos Bourbon.

La même recherche faite sur le nom du dieu Belenos nous conduit à une racine indo-européenne "Bel-" qui exprime l'idée de lumière, de clarté et de splendeur.

La forêt de Compiègne aurait-elle été le théâtre de la rivalité entre un Dieu Brennos et le Dieu Bélenos, et sur le chapiteau de la colonne de Mediolanum le cavalier céleste s'appelait-il Belenos et l'anguipède Brennos ? Encore faudrait-il que nous ayons par ailleurs des témoignages d'un duel Brennos-Belenos. Dottin dans son "Manuel d'étude de l'Antiquité Celtique" faisait remarquer que le nom de Brennos est le nom d'homme Gaulois le plus anciennement connu de l'Antiquité Classique. Il se trouve en effet que c'est le nom du chef de guerre qui conduisit les Senons, en 390 avant J.C, à l'assaut de Rome. Mais Brennos est également le nom du chef des Tolistobages et des Tectosages qui envahirent la Grèce et donnèrent l'assaut au sanctuaire de Delphes en 279 avant J.C. La coïncidence est surprenante et les historiens du XVIIIème et du XIXème siècles supposaient que Brennos voulait dire "roi". Nous avons vu qu'il n'en était rien. En revanche, il est probable que Brennos signifie quelque chose comme : le bouillonnant, le tumultueux. Ce nom ne désignerait-il pas le chef, le héros, pourquoi pas le Dieu qui conduisit le "Tumultus Gallicus" ? Il est peut-être révélateur que les Romains aient choisi et consacré ce mot "Tumultus" pour désigner précisément la menace presque surnaturelle de la ruée envahissante gauloise. En bref, Brennos se traduirait en latin par "Tumultuosus".

Il n'est pas non plus indifférent qu'à Delphes, le combat de Brennos se soit joué en définitive au niveau divin, puisque Apollon le synonyme Delphien de Belenos, tint tête lui-même à Brennos et lui porta trois coups. Brennos vaincu et blessé dans sa chair battit en retraite et mourut un peu plus tard dans une forme de suicide rituel. Ainsi Brennos symbolise bien l'assaut tumultueux livré au haut lieu solaire.

Examinons ce qu'il advint à l'autre Brennos, celui de Rome. On sait qu'il fut vaincu en définitive par Camille. Or, Camille était un fidèle serviteur, c'est la traduction même du mot Camillus, serviteur ou servant du Dieu Apollon ; il en avait fait respecter à Rome les prérogatives et les droits sacrés au péril de sa vie, et, lorsqu'en application d'un vœu au Dieu Apollon, Veies eut été vaincue, le vainqueur Camille, accomplit les cérémonies du triomphe debout sur un char attelé de chevaux blancs, "à l'image du soleil" s'étonnèrent les spectateurs romains.

Ainsi les deux brennos, conducteurs de "tumultus gallicus", à 110 ans d'intervalle, l'un en Grèce, l'autre en Italie, sont les adversaires du dieu solaire ou de son tenant. On a l'impression qu'il s'agit là d'un thème mythique transformé en Histoire et recueilli comme tel par Tite-Live et par Pausanias.

Cette opposition entre Brennos et Apollon ou Belenos, nous la retrouvons 14 siècles plus tard dans l'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth (écrite entre 1120 et 1130). Cette résurgence 14 siècles plus tard est une preuve de l'importance et de l'enracinement du mythe dans la culture celtique et aide à comprendre qu'on puisse en trouver encore des traces aujourd'hui, en forêt de Compiègne.

Mais, que dit Geoffroy de Monmouth ? Il écrit, comme s'il s'agissait de faits historiques lui aussi, que le roi de Grande Bretagne Dunvallo avait deux fils : Brennius et Belin. Pour éviter des contestations entre eux, il leur avait partagé son royaume : à Brennius le nord, à Belin le sud et le sud-ouest. Mais peu après la mort de Dunvallo, Brennius voulut s'emparer de la part de Belin. A partir de là une longue rivalité belliqueuse oppose les deux frères. Mais tandis que Brennius se livre à des voyages, des incursions confuses, brouillonnes et tumultueuses, Belin se fait remarquer par la sérénité de son règne, l'intelligence et le calme de ses décisions. L'agitation de Brennius le conduira au Danemark, puis en Gaule et chez les Allobroges. Un jour, il revient avec de fortes armées en Grande Bretagne pour tenter encore d'évincer son frère. Or la mère des deux rois intervient et réussit à les réconcilier. Unis et Alliés, ils décident d'aller guerroyer sur le continent et leur entreprise devient une longue marche victorieuse jusqu'à Rome. L'union du bouillant Brennius et du sage Belin produit donc les meilleurs effets. Puis Belin reviendra à Londres, tandis que Brennius s'éternisera au nord de l'Italie et disparaîtra sans autre précision. Quant à Belin, après avoir donné de sages lois à son royaume, il meurt, non sans avoir prescrit que son corps soit incinéré et ses cendres déposées au sommet d'une colonne à une porte de Londres. Ces deux derniers traits rappellent la vocation solaire et céleste de Belin.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'aspect fort peu "historique" des développements de Geoffroy de Monmouth. En revanche, on voit assez clairement que l'épisode Brennius-Belin est la transcription d'une tradition légendaire dont le schéma fondamental se trouve d'ailleurs dans l'épopée mythique irlandaise avec le couple des deux dieux frères antagonistes : le Dagda : dieu bon, de clarté, d'ordre de suprématie et de paix, et son contraire : Ogme ou Elcmar : être d'impulsion, d'agression et d'aventure, sombre et sinistre (la Civilisation Celtique, Fr. Le Roux et Ch. Guyonvarc'h, Ogam, Celticum, Rennes 1979).

Ainsi, ce que les légendaires gaulois et bretons nous apprennent semble confirmer l'hypothèse d'une rivalité Brennos-Belinos, et accessoirement l'idée d'un partage de l'espace entre ces deux personnages mythiques.

Les substituts venus de la Légende Dorée

Si nous admettons par ailleurs, à titre d'hypothèse de travail, que les patronages sacrés des premiers siècles du christianisme ont pu avoir pour cause, entre autres, le souci soit d'éliminer un culte païen par un personnage sacré chrétien valable, soit tout aussi bien de substituer à un personnage sacré païen ayant des fonctions précises un personnage chrétien doué de fonctions analogues, il nous convient d'examiner les dédicaces les plus anciennes en forêt de Compiègne et particulièrement au sud et au sud-est de la forêt.

Nous constatons que le secteur du Mont Berny est dans la dépendance de Saint Etienne, patron de Roilaye. On sait que le culte de Saint Etienne est un des plus anciennement établis en France.

On possède une mention de Saint Jean aux Bois (domum Sti Johanni) dès 1152. Pour Saint Pierre en Châtres, il faut attendre 1270. Mais M. Roblin suggère que cette dédicace a dû être beaucoup plus ancienne puisqu'elle a pour fonction de christianiser une fontaine de fécondité au haut de la colline.

La Croix Saint Ouen existait déjà en 870 et a dû être fondée vers 630 par Saint Ouen, archevêque de Rouen.

Le village de Saint Sauveur ne possède cette dédicace et ce nom que depuis 1359. M. Roblin explique que cette appellation lui a été donnée après une victoire sur les Anglais ; mais auparavant le village s'appelait Giromesnil et avait le patronage de Saint Michel. On constate d'ailleurs qu'au N-E de Giromesnil la présence de "Michel" est plusieurs fois affirmée ; c'est d'abord le canton forestier de la "Michelette" et entre la Lande Belin et la Tête Saint Jean : "le Clos Michel" et la "Source Michaud".

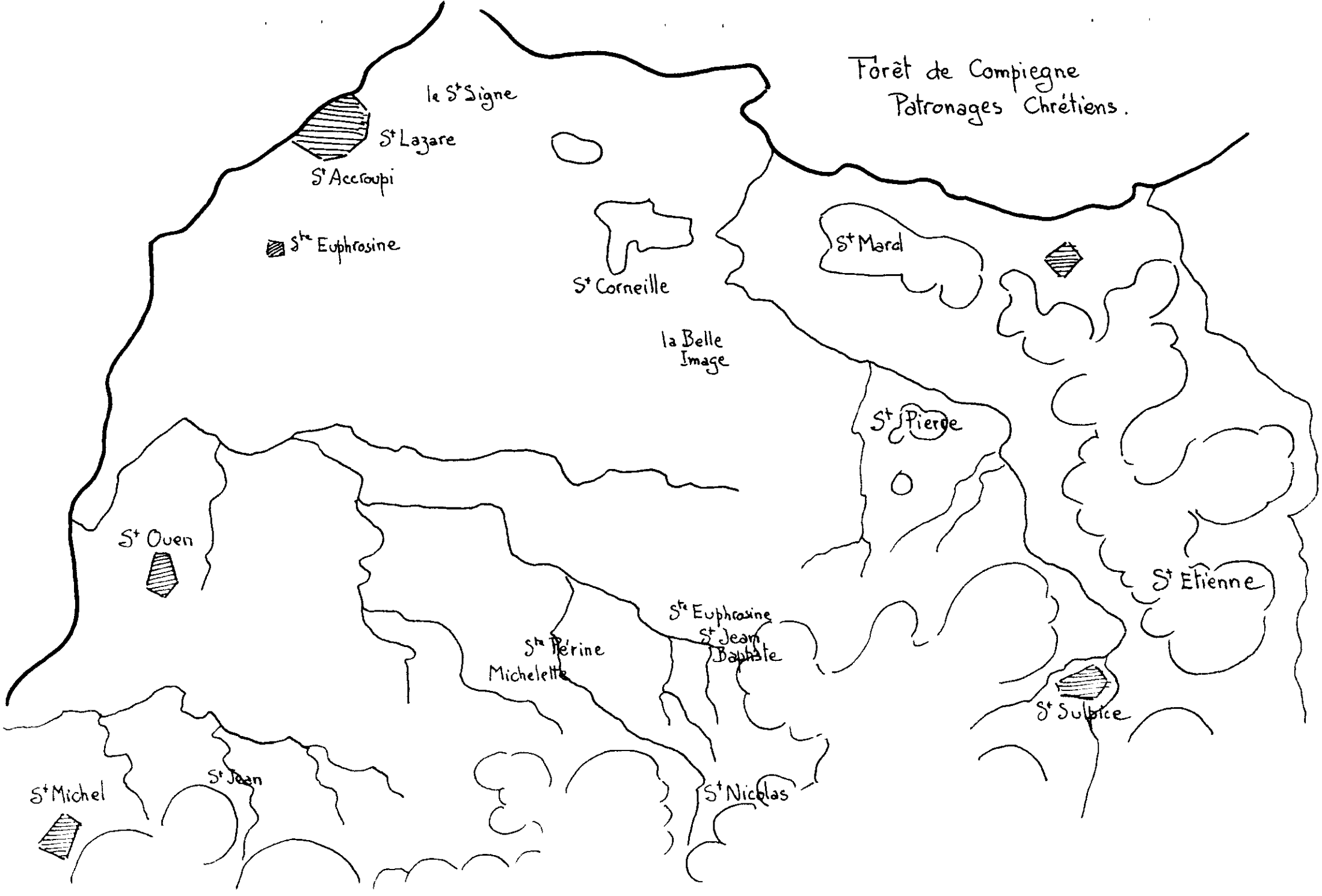
Sauf peut-être pour la dédicace de Saint Jean aux Bois, on constate que les titulatures sont en général anciennes et peuvent répondre à une intention de substitution. Le rappel des épisodes et des particularités de la "Légende Dorée" va suggérer avec insistance le même schéma mythique.

Le légendaire de Saint Etienne, d'après la "Vita Fabulosa" du IX ou Xème siècles conte que l'enfant Etienne eut une sorte de "frère" diabolique avec lequel il dut lutter. En effet, à peine né, Etienne fut enlevé par une espèce de Diable qui lui substitua un enfant des démons. Etienne eut cependant la chance d'être déposé à la porte d'un évêque du nom de Julien qui l'éleva dans la bonne doctrine. Devenu jeune homme, Etienne s'en revint chez lui, trouva son lit d'enfant occupé par son "supposé" diabolique, un changelin, qu'il mit en fuite d'un signe de croix. Un vitrail de l'église Saint Etienne, à Beauvais représente et la scène de l'enlèvement et celle de la fuite du changelin. Si le Mont Berny fut le lieu du culte des frères rivaux Belenos et Brennos, convenons que l'installation aux débuts du christianisme, d'Etienne vainqueur de son changelin était un heureux procédé de substitution, ou même de relève, pour un thème mythique sans doute difficile à éliminer.

Non loin du secteur de Saint Etienne se trouve Saint Pierre en Châtres. Ici encore la vie de Saint Pierre contient un épisode assez voisin du thème des partenaires rivaux. Lorsque Pierre Simon arriva à Rome, il fut mis en concurrence avec un homonyme "Simon le Magicien". Chacun fit intervenir les pouvoirs dont il bénéficiait. Le duel se termina par la chute du Magicien. Un chapiteau de la cathédrale d'Autun montre le raccourci saisissant et symbolique par lequel l'imagination du Moyen-Age se représentait l'évènement : on y voit face à face, mais tête bêche, Simon Pierre et Simon le Magicien. Simon Pierre est debout à gauche (c.à.d sur la droite du chapiteau), il brandit sa clé vers le ciel ; Simon le Magicien tombe verticalement, et parallèlement à la tenue de Pierre, à droite. Ses pieds sont à la hauteur du visage de Pierre et sa face hideuse à la hauteur des pieds du Saint. Cette représentation paraît aussi fort apte à assumer la suite d'un duel opposant le frère céleste et serein au frère chthonien et sinistre.

Voilà donc deux "coïncidences" curieuses et qui pourraient bien être l'effet d'un propos délibéré.

Forêt de Compiègne
Patronages Chrétiens.



le S^t Signe

S^t Lazare

S^t Accroupi

S^{te} Euphrasine

S^t Corneille

la Belle Image

S^t Mard

S^t Pierre

S^t Ouen

S^{te} Euphrasine

S^t Jean Baptiste

S^{te} Périne
Michelette

S^t Etienne

S^t Subice

S^t Michel

S^t Jean

S^t Nicolas

Même si la dédicace de Saint Jean nous est connue un peu tardivement pour s'inscrire dans un programme de substitution, il convient cependant de remarquer que parmi de nombreux autres aspects du Baptiste, deux au moins peuvent en faire un bon remplaçant de Belenos. C'est presque une banalité de rappeler que Saint Jean Baptiste est solaire et qu'on l'a, dans des textes sacrés autorisés, comparé à Elie qui fut enlevé au ciel sur un char de feu. En outre, Jacques de Voragine écrit à son propos que le jour de la Nativité de Saint Jean Baptiste, on brûle des os d'animaux morts afin de se préserver contre les dangers que font courir à cette date certains animaux appelés dragons, qui volent dans les airs, nagent dans les eaux et courent sur terre et polluent les sources et répandent la luxure. Ainsi le personnage de Saint Jean Baptiste est lui aussi capable d'assumer la fonction d'être sacré solaire vainqueur du dragon.

Que penser de Saint Ouen ? Rappelons qu'on le représente parfois avec un dragon à ses pieds et ajoutons qu'il est le héros d'un épisode qui le concerne en commun avec 3 ou 4 autres saints : celui de l'anneau rapporté par un poisson. Sans entrer dans le détail analytique de ce thème mythique assumé aussi par des héros profanes du légendaire français, précisons seulement que le "poisson" en question est le "roi des Poissons", c'est-à-dire parfois une Baleine, ou une anguille (c.à.d un serpent aquatique), autrement dit un travestissement du dragon que le saint a su dompter ou domestiquer au point de le contraindre à le servir.

Nous achèverons cette revue sainte au sud de la forêt par Saint Michel. L'image traditionnelle du Saint Archange est claire : un chevalier céleste terrasse un être maudit figuré presque toujours sous la forme d'un dragon. Précisons un point révélateur : Mikaël veut dire : "Semblable à Dieu", quant à Satan, s'il mérita les rigueurs de l'Archange, c'est parce qu'il eut l'orgueilleuse vanité de vouloir se rendre "Semblable à Dieu".

Ainsi, mis à part le patronage de Saint Nicolas, qui paraît répondre à un autre thème mythique demandant une étude particulière, cinq patronages sacrés anciens du sud de la forêt de Compiègne paraissent répondre à la volonté de christianiser un schéma mythologique précis : celui de la rivalité entre deux êtres surnaturels égaux à un certain point de vue. Saint Etienne et son changelin, Saint Pierre Simon et le Magicien Simon, Saint Jean Baptiste et les dragons, Saint Ouen et son poisson et Saint Michel "semblable à Dieu" et Satan prétendant être "Semblable à Dieu" perpétuent en forêt de Compiègne la rivalité fabuleuse qu'évoquait déjà au III ou IVème siècles après J.C l'image du Cavalier à l'Anguipède, et que prolongeait l'opposition des toponymes Belin-Berny.

Le chevalier aux armes vermeilles

Les recherches de Mythologie Française se font le plus souvent à partir d'une légende profane topique. Jusqu'ici nous n'avons rien dit des fables qui se sont racontées à propos de la forêt de Compiègne. Il en est plusieurs, dont la plus notable à notre point de vue est celle du Chevalier Jean d'Avesnes.

Un auteur du début du XVème siècle, Jean du Quesne, rapporte que la forêt de Cuise (ancien nom de la forêt de Compiègne) fut délivrée de la présence d'un serpent monstrueux qui y apportait terreur et désolation. Il donne pour héros de cet exploit un certain "Chevalier aux armes vermeilles" : Jean d'Avesnes qui aurait vécu au temps de Lothaire (950). Notons que la famille des seigneurs d'Avesnes n'apparaît

qu'au XI^{ème} siècle, avec Wedric le Barbu et que le Jean d'Avesnes nommé par Jean du Quesne est fort peu historique. Or Jean d'Avesnes se rendait à Paris et traversait la forêt de Compiègne, lorsqu'il rencontra un homme qui fuyait, se disant poursuivi par un serpent (au X^{ème} siècle, serpent veut dire dragon). En effet, Jean d'Avesnes vit bientôt approcher le "serpent", la gueule ouverte "de laquelle issait grande fumée". Le chevalier poussant sa monture et la lance baissée, affronta le monstre et le cloua au sol. Or, de nos jours, le lieu du fabuleux combat est marqué par le "Carrefour du Dragon", dans le secteur de la Brévière, non loin à l'est de la route qui mène de Compiègne à Champlieu, sur la route du Palis Drouet.

Une tradition folklorique semble prolonger cette légende, elle affirme avec tenacité qu'il n'y a pas de serpents dans la forêt de Compiègne.

Est-il besoin de récapituler ? Ou bien nous sommes victimes d'une invraisemblable conjonction de coïncidences, ou bien un thème mythique très ancien se survit jusqu'à nos jours en forêt de Compiègne et s'exprime à travers les âges dans le vocabulaire propre à chaque époque de la civilisation.

Ce thème est celui de la rivalité des frères complémentaires.

Il faut remarquer que les époques successives n'ont pas seulement apporté des variations dans les moyens de formulation. On peut noter une différence dans la nature même du thème.

Il semble qu'à l'époque gallo-romaine et post-celtique la rivalité entre les deux frères admette une composition, une alliance qui conduit les deux partenaires à réaliser de grandes choses. Lorsque l'Anguipède se prête aux fins du Cavalier, il en résulte une dynamique ascendante : l'anguipède sert de tremplin au groupe équestre et le guide vers l'héroïsation. Lorsque Brennius et Belin s'accordent, ils font la conquête de tout l'Europe de l'ouest.

Avec le Christianisme, les valeurs changent et surtout la solution est autre. Nous ne savons pas si Brennos, tout brouillon et tumultueux qu'il ait été, méritait l'épithète de "Mauvais", de "Maudit". Si Brennos est le même que Borvo ou Bolvinnus, on le voit vénéré aussi par les Gallo-Romains : il est un aspect de la Divinité et comme tel il appelle les hommages et reçoit des vœux.

Mais, que penser du changelin de Saint Etienne, du Magicien Simon, du Dragon de Saint Ouen et de ceux de Saint Jean Baptiste et surtout du Lucifer que terrasse Saint Michel. Une sorte de manichéisme a clivé moralement les niveaux des personnages sacrés. L'un des partenaires est de venu Saint ou Archange, l'autre diabolique et mauvais. Aussi n'y a-t-il plus de composition possible. Le maudit est vaincu, chassé ou terrassé.

La version profane du XV^{ème} siècle est tout aussi catégorique puisque le "serpent" est tué et que la forêt sera définitivement débarrassée de tous serpents.

Ajoutons deux remarques encore. Il faut d'abord dire que d'autres légendes s'inscrivent dans le cadre de la forêt de Compiègne, de même qu'on y a trouvé d'autres statuettes ou débris de sculptures gallo-romaines évoquant d'autres divinités intrigantes de cette époque, et aussi encore d'autres patronages sacrés anciens ponctuent la forêt, ne serait-ce que ceux de Saint Nicolas de Courson et de Sainte Ifraise, à Saint Jean aux Bois. D'autres horizons sont encore à explorer.

Enfin, lorsqu'on est informé de ces données qui ressortissent à notre Mythologie, il n'est plus possible de parcourir cette forêt avec indifférence ou avec les seules préoccupations du pittoresque touristique ou de la recherche gastronomique. La Mythologie confère aux sites une autre dimension ; elle éveille au fond de notre imagination des schémas oubliés et suscite en notre pensée des méditations métaphysiques ; bref elle projette sur la nature un réseau fabuleux qui semble être le propre primordial de l'optique humaine.

==00==00==00==00==00==00==00==00==

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

==00==00==

- Forêts de Compiègne et de Laigue, carte I.G.N, 1/25.000, N° 403
- Annales historiques compiégnoises, passim.
- Ewig, Compiègne et ses environs, 1860.
- Harlé d'Ophove, la forêt de Compiègne de la réformation de Colbert à la révolution, 197...
- Espérandieu, Recueil Général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine, 1907 à 1955, N° 3849 à 3857.
- Cauchemé V. Description des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne sous la direction de M.A de Roucy, 185...
- Graves L. Notice archéologique sur le département de l'Oise, Desjardins, Beauvais, 1856.
- Roblin M. Le Terroir de l'Oise aux époques Gallo-Romaine et Franque, Picard, 1978.
- Revue archéologique de l'Oise, passim.
- Dottin G. Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité Celtique, Champion 1915
- Hubert, les Celtes, TI, Albin Michel, 1950.
- Duval P.M, les Dieux de la Gaule, P.U.F, 1957.
- Tite-Live, Histoire Romaine, livre V
- Faral E. La légende arthurienne, Etudes et Documents, T.II et III Champion, 1969.
- Le Roux F. et Guyonvarc'h Chr. La Civilisation Celtique, Ogam, Celticum, Rennes, 1979.
- Dauzat et Rostaing, Dictionnaire des noms de lieux de France, Larousse 1978.
- Longnon A. Les noms de lieu de la France, Champion 1968.
- Lambert E. Toponymie du département de l'Oise, Musée de Picardie, Amiens 1963.
- Fleuriot L. Le vieux Breton, éléments d'une grammaire, Klincksieck, 1964
- Fleuriot L. Dictionnaire des gloses du vieux breton, " " " "
- De Voragine Jacques (XIIème siècle) La Légende Dorée, Garnier Flammarion 1967.
- Réau L. Iconographie de l'art chrétien, Iconographie des Saints, P.U.F, 1958.

==00==00==00==00==